

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 14

Artikel: Londres
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188683>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
 du Canton 15 c. } la ligne ou
 de la Suisse 20 c. } son espace.
 de l'Étranger 25 c. }

Nous continuons à prendre nos remboursements et prions nos abonnés d'y faire bon accueil. — Nous rappelons que chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'un timbre de 20 centimes.

Fleurs de printemps.

Il y a déjà plusieurs semaines que les primevères émaillent les prairies, que le bois gentil montre ses fleurs odorantes et roses, que la violette se dérobe vainement dans l'herbe aux mains des promeneurs et des petites marchandes de bouquets. — Mais personne ne demeure indifférent à l'apparition de ces premières messagères du printemps ; car toutes éveillent en nous des souvenirs qui nous reportent vers le passé, tantôt agréablement, tantôt avec tristesse ou mélancolie. La primevère ne nous reporte-t-elle pas à cet âge si tendre où, sous la garde d'une mère, nous prenions nos premiers ébats dans le verger, parsemé de ces fleurs jaunettes qui semblaient nous regarder comme d'innombrables yeux et partager nos innocents plaisirs.

Le bois gentil ne nous rappelle-t-il pas ces promenades charmantes au bord des clairières, dans les sentiers tapissés de mousse, avec l'objet aimé et en nombreuse compagnie, semant aux échos de la forêt notre folle joie, nos rires et nos chansons. Heureux temps où l'avepir se présente encore à la jeunesse, immense, incommensurable, plein de promesses et d'illusions !

Et quel est celui d'entre nous qui n'a pas retrouvé dans un livre de sa bibliothèque, et marquant quelque page sentimentale, une violette soigneusement desséchée, et prise il y a quinze ou vingt ans, le soir d'un bal, au bouquet ornant un gracieux corsage, — petite fleur se rattachant à toute une époque de bonheur et d'amour.

Quel est celui qui n'a pas mis en parallèle le temps présent avec ces souvenirs du jeune âge, et qui n'a pas parcouru par la pensée et avec des sentiments divers, la première moitié de sa carrière à la vue de ces fleurs, qui nous parlent un langage si intime, chaque fois que le printemps nous les ramène ?...

Oui, les fleurs ont un langage, et les anciens leur attribuaient, dans les circonstances de la vie, un rôle tel, que la profession de bouquetière était envisagée comme un art difficile et très estimé. Chez les Romains, elles étaient sans cesse employées

en couronnes et en guirlandes ; les adorateurs d'une divinité en ornaient son temple, et l'amant la maison de sa maîtresse. De là sont venus les riches festons entremêlés de fleurs et de fruits qu'on retrouve si souvent sculptés sur les monuments antiques. Dans les repas, les fleurs jouaient le plus grand rôle ; chaque convive portait ordinairement deux couronnes : une sur la tête, l'autre au cou. La première était considérée comme un préservatif contre les vapeurs de l'ivresse ; la seconde était destinée à faire jouir celui qui la portait d'agréables parfums.

Au milieu du repas on arrachait les feuilles de roses des couronnes et on les jetait dans les coupes pour les boire avec le vin. — Les animaux destinés aux sacrifices étaient couronnés de fleurs ; mais, hors des sacrifices et des repas, l'usage des fleurs était interdit, même aux femmes, qui n'eussent pas osé se présenter en public avec un bouquet.

Enfin, les fleurs avaient une espèce de langage mystérieux ; leur arrangement avait mille significations cachées, selon la nature et la place de chaque fleur. Pour les amants surtout, ce langage était précieux, et le cadeau le plus doux qu'une Romaine pût faire à celui que son cœur avait choisi, était de lui envoyer la couronne fanée qu'elle avait portée la veille, comme chez nous le don du bouquet porté au bal est pour un amoureux d'un prix inestimable. Elles y joignaient un envoi qui serait moins de notre goût : c'était celui d'une pomme ou d'une figue dans laquelle elles avaient mordu.

Pour terminer, un mot sur la violette.

Le duc de Montausier, fiancé à mademoiselle de Rambouillet, eut un jour l'idée de lui offrir un magnifique album de fleurs peintes, avec quelques vers écrits au-dessous de chacune d'elles. Dix-neuf poètes furent invités à donner leurs quatrains ; Desmarests, entre autres, chanta ainsi la violette :

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
 Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
 Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
 La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

L. M.

Londres.

Un ouvrage excessivement intéressant, *La Terre à vol d'oiseau*, par Onésime Reclus, est en cours de publication. Les descriptions de la nature sous les diverses latitudes, les fleuves, les mers, les montagnes, le règne végétal et le règne animal, les grands

centres de population, le commerce et l'industrie, en un mot tout ce qu'il y a d'intéressant à dire et à observer sur notre planète y est traité de main de maître. Nous empruntons à cet ouvrage ce remarquable tableau de la grande cité anglaise, tracé d'après les données les plus récentes : « Londres s'allonge sur les deux rives de la Tamise, qui donne accès aux plus grands vaisseaux. Elle abrite quatre millions d'habitants dans près de quatre cent mille demeures. Cette ville, qui n'avait que 959,000 âmes au commencement du siècle, renferme aujourd'hui le neuvième de toute la population du Royaume-Uni, le quatre-vingtième de celle de l'Europe et le trois-cent-soixantième de celle du Globe. Elle a plus de citoyens que la Hollande, qui tint le sceptre des mers ; plus que le Portugal, qui domina l'Afrique et l'Orient ; autant que la Suède, qui a balancé la Russie. La Suisse, avec tous ses monts, ses vallées penchées vers quatre mers, ses quatre langues et ses vingt-deux cantons, compte un million d'hommes de moins qu'il n'en grouille à Londres. Cette ville a plus d'Écossais qu'Edimbourg, plus d'Irlandais que Dublin, plus de Juifs que la Terre-Sainte, plus de catholiques que Rome. Et non seulement elle l'emporte en population sur toute ville, mais son commerce, son activité, ses affaires, sa richesse défient toute rivalité. Ses quatre millions ne sont point quatre millions d'heureux. Nulle part il n'y a tant de misérables sans feu ni lieu, de grelottants et d'affamés ; on peuplerait une puissante métropole avec les pauvres honteux, les filles perdues, les vide-goussés, les piliers de taverne, qui sont les victimes et les fléaux de Londres.

Sans mur alentour, sans obstacles devant elle, Londres absorbe des bourgs, des cités, à mesure que sa mer de briques avance : de là son accroissement formidable ; il s'y bâtit en moyenne près de 11,000 maisons par an, il s'y ouvre 259 rues d'une longueur totale de plus de 72 kilomètres, et « ce n'est plus une ville, mais une province couverte de bâtisses. » Cinq fois aussi grande que Paris, elle n'a même pas deux fois autant d'habitants ; les maisons y sont moins hautes, moins pressées, les palais, les jardins, les parcs y prennent plus de place et l'on y respire mieux qu'à Lutèce ; aussi Londres est-il un des grands casernes moins visités par la mort, malgré l'humidité du ciel, les brouillards de la Tamise, les fumées de la houille, malgré le fleuve impur et nauséabond, en dépit du ventre creux et de la demi-nudité d'un million d'indigents. »

Nous nous plaignons chaque jour de la cherté des subsistances, et il n'est pas rare d'entendre les mécontents dire que la vie est beaucoup plus facile dans les grandes villes de l'étranger, Londres, Berlin, même New-York. Selon les uns, les plus faibles bourses se suffiraient très bien, en Amérique surtout. — Voici cependant quelques prix de la vie à New-York, comparés à ceux que nous considérons comme trop élevés. Une maison bourgeoise, modeste, coûte de 10 à 150,00 francs par an de location. Un appartement dans une des grandes cons-

tructions récemment élevées, vaut de 5 à 10,000 fr. Une famille aux habitudes simples trouverait difficilement à se loger pour 2500 francs. — Comme nourriture, si l'on entre dans un restaurant à la carte et qu'on s'y fasse servir un morceau de gigot, une pinte de cidre et une tasse de mauvais café noir, l'addition monte aussitôt à 7 ou 8 francs. Un détail original, c'est que la viande coûte à New-York le double de ce que vaut, à Londres, la même viande conservée. Une livre de filet revient à 6 francs.

Les pourboires atteignent des proportions fantastiques, Voulez-vous faire apporter vos bottes par le garçon ? donnez-lui un quart de dollar (1 fr. 25), sinon vous êtes mal servi, déconsidéré à ses yeux.

Le faux persil

La semaine dernière, les cinq membres d'une famille lausannoise se trouvaient subitement indisposés, pris de vomissements violents et enfin gravement malades. Le médecin appelé vit là tous les symptômes d'un empoisonnement, quoique rien, dans les renseignements qui lui étaient donnés, ne justifiait cette opinion. Il visita le garde-manger, les casseroles de cuivre, les robinets, etc., sans rien pouvoir découvrir de suspect. Enfin, après avoir interrogé de nouveau les malades, il apprit qu'ils avaient mangé le jour même une soupe aux herbes. Il fut dès lors convaincu qu'il s'agissait d'un empoisonnement par la petite ciguë, appelée encore ciguë des jardins ou *faux-persil*, dont les feuilles découpées la font ressembler au persil, avec lequel il est facile de la confondre, surtout au printemps.

Cette plante étant très vénéneuse et commune dans les jardins et lieux cultivés, il est nécessaire de savoir la reconnaître. Elle se distingue d'abord du persil par l'absence d'odeur, puis par la couleur de son feuillage, beaucoup plus foncé que celui du persil, et enfin par l'odeur d'ail qui s'en échappe lorsqu'on l'écrase entre les doigts. On la distingue en outre par les folioles étroites, au nombre de 3 ou 4, à la base de chaque ombelle.

On défaut de 'na bouna vatse.

Lâi a dè totès sortès dé dzeins dein lo mondo ; kâ tandi que lè z'ons corsont après la mounia et sè passériont mémameint dè medzi et dè drumi se lâi a onna centime à gâgni cauquiè part, dâi z'altro ne sè tsailont pas dé sè déreindzi quand bin lâi arâi on bon coup à fèrè, et ne sè font couson dé rein. Se l'ont on tsai de recoo à sauvâ dè la plidze quand lo teimps bargagnè, ne sè prèssont pas mé po tot cein, et tant pi se reçai tota la rolhie.

L'est dè clia sorta dè dzeins qu'est Pierre Lambin, qu'est on bin bravo hommo ; mâ qu'est pou ardeint à l'ovradzo et on bocon tserropo (çosse sâi de eintrè no). L'avâi on anolhire que n'étâi pas liein d'être à gotta et coumeint lâi faillâi dâo lacé, sè dècidâ dè l'ingraissi po lo boutsi et d'ein atsetâ on outra.

Ye tracé don à la fâirè po vouâiti on âomaille, et